

*Le fils de Saul* de László Nemes

Être au plus proche du réel en suivant un personnage qui tourne dans le camp de la mort. On y rencontre l'enfer, le néant, en étant tiraillé entre l'image sombre et le son fait de bruits étranges. L'image transforme la couleur rosâtre et blanche de la chair humaine pour se fondre dans le décor noirâtre, grisâtre, et verdâtre. On entend le son des corps traînés sur le sol humide. Des corps et des âmes privé d'humanité, devenus cendres vaquant dans l'atmosphère. Des corps et des âmes rendus abstraits de toute clairvoyance. En hors-champ, il y a le doute horrifié par des murmures inquiétants et des cris ignorants. L'espace-temps est vidé de toute perspective. Nous nous trouvons dans les mines noirâtres du vide humain, de l'irréel. Le nazi est la tromperie sarcastique.

*Dégradé* de Arab et Tarzan Abunasser

L'auteur utilise audacieusement l'espace d'un huis clos : on oublie qu'on se trouve dans le même endroit pendant 1h30. Il capte l'image depuis chaque recoin et miroir de la pièce pour donner à voir 11 femmes évoluer pendant que dehors, hors champ, se déroule un conflit armé. On est confronté à la diversité de ces femmes, en passant de l'une à l'autre, d'une conscience à une autre pourtant par la répétition et la succession de gros plans enfermés dans le même espace clos.

*Nahid* de Ida Panahandeh

Image salée, rendue grisâtre par le poids de la société et de la famille. Un voile solide qui ne pense irréfutablement pas à se dépailler.

*Soleil de plomb* de Dalibor Matanic

Quand l'amour passion de deux personnes se veut toujours ramené à une sorte de raison pour des raisons éthiques, c'est la haine qui naît....

Ada Loiret TL